

Les Fleurs de NICE



Un des éléments de la réputation internationale de Nice aujourd'hui est lié aux fleurs. Il est important de noter que ce lien ne remonte pas seulement au milieu du XIXe siècle avec le développement de la Saison touristique et des loisirs balnéaires. De nombreux témoignages littéraires et patrimoniaux nous montrent que, sans doute grâce à la douceur de son climat, les fleurs sont depuis longtemps présentes dans l'Histoire niçoise.

UNE TRADITION ANTIQUE



Dans les pays latins comme chrétiens, la culture des fleurs est déjà une longue tradition. En effet, dans son Histoire naturelle, Pline l'Ancien (23-79) consacre un livre entier, le livre XXI, aux fleurs à cultiver, aux méthodes de culture et aux bienfaits qu'on peut en tirer. L'Ancien et le Nouveau testament présentent aussi des textes où des fleurs sont citées à titre d'illustration, que ce soit dans les Psaumes ou la parabole du lys des champs. Plus tard, au Moyen-âge, on sait que les jardins religieux, ceux des moines comme ceux des prêtres séculiers, contiennent toujours un parterre de fleurs destinées à orner l'autel et l'église. C'est en particulier la source de l'actuel jardin du Monastère, à Cimiez. Une longue tradition de culture des fleurs existe donc et pourrait avoir, déjà à cette époque, concerné Nice -Nikaia ou Cemenelum- même si nous n'en avons aucun témoignage. Quant aux espèces cultivées, Pline demeure notre seule référence. Il en cite une dizaine facilement identifiables : rose (probablement pas celle que nous connaissons aujourd'hui), lis, narcisse, violette, iris, anémone, glaieul, jacinthe mais aussi la caltha, fleur de la famille des renoncules, et de nombreuses autres plantes aromatiques. Outre des usages culinaires ou pharmaceutiques, il témoigne aussi du fait que les fleurs étaient déjà utilisées pour tresser des couronnes dans certaines circonstances politiques ou sociales. Par ailleurs, de nombreuses fresques reproduisant des jardins romains, à Pompéi ou à Rome, nous montrent un usage décoratif des fleurs déjà bien ancré. Bien longtemps après ces constats généraux, l'abondance de fleurs à Nice frappe déjà les mémorialistes

DES L'AGE BAROQUE, DES FLEURS PARTOUT...



La première description littéraire de Nice qui nous soit parvenue, celle que rédigea l'érudit italien Girolamo Muzio (1496-1576) en 1542, fait déjà longuement état de cette présence florale, non seulement dans le paysage mais aussi dans les usages. Sans doute parce qu'il est présent dans notre ville en temps de Carnaval, il dit des Niçoises qu' " elles apparaissent ornées de fleurs et de verdure (...) ; il n'y en a pas une qui n'ait des bouquets de fleurs aux oreilles et dans les tresses, et de ça et de là, et sur la tête si bien qu'on voit habituellement chacune d'elles décorée de six ou sept bouquets de fleurs (...) ". Et il précise que ces fleurs sont des œillets, des violettes, " ou encore des rameaux fleuris de pommiers et d'autres arbres fruitiers ". Cinquante ans plus tard, en 1608, le mémorialiste niçois Honoré Pastorelli (?-1618) insiste sur les parfums que dégagent, dans la campagne niçoise, " les suaves fleurs d'une infinité d'orangers, citronniers, cédratiers et autres arbres qui y poussent en tout temps grâce à la douceur de l'air ". Plus tard encore, dans les années 1660, décrivant la campagne niçoise, l'historien Pierre Gioffredo (1629-1692) évoque dans sa Chorographie " les fleurs les plus précieuses qui donnent un gracieux spectacle en toute saison ". Franchissons un siècle et voici ce qu'on peut lire sous la plume du médecin écossais Tobias Smollett (1721-1771), un des découvreurs de Nice comme ville de villégiature, en 1763. Il contemple la vaste plaine centrale (aujourd'hui secteur de l'avenue Jean-Médecin) qu'il voit parsemée " de massifs de roses, d'œillets, de renoncules, d'anémones, d'asphodèles en fleurs ". Et il ajoute ceci : " On expédie d'ici, en hiver, des cadeaux d'œillets à Turin et à Paris, voire aussi loin que Londres, par la poste. On les emballe dans une boîte en bois, pressés l'un contre l'autre, sans leur faire subir aucune préparation ; la personne qui les reçoit coupe les bouts des tiges et les plonge pendant deux heures dans de l'eau vinaigrée, ce qui leur rend toute leur fraîcheur et toute leur beauté. On les place ensuite dans des vases à l'abri des intempéries et ils conservent leur fraîcheur pendant près d'un mois ". Muzio, Pastorelli, Gioffredo, Smollett ont donné le ton : au XIXe siècle, la description des fleurs -roses, violettes, œillets, etc.- de la campagne niçoise, le tableau de leur abondance sont, pour les voyageurs et les rédacteurs de guides, une véritable figure imposée.

PRODUIRE DES FLEURS



Il est probable que ce paysage si souvent décrit ne devait rien au hasard, en tout cas, qu'une activité de production organisée de fleurs avait vu le jour dès le XVIIIe siècle à Nice, et peut-être auparavant. Pour l'heure, nous n'en avons qu'un seul témoignage assuré, qui concerne un établissement religieux, l'abbaye de Saint-Pons.

En effet, a fortiori sous un climat méditerranéen, une production horticole " de masse " et à vocation commerciale et pas seulement décorative nécessite deux choses : une terre de qualité et une alimentation en eau suffisante. Ces deux critères ne se retrouvaient, jusqu'à la fin du XIXe siècle, que dans les plaines

alluviales du Paillon et du centre donc sur les riches propriétés de l'antique abbaye bénédictine de Saint-Pons, réparties un peu partout dans ces secteurs. Selon Joseph Bonifaci, un moine, don Cagnoli (?-1768), mit un point un terreau très productif permettant l'obtention d'œillet et de renoncules. Un de ses condisciples, dom Coppon, économiste de l'abbaye de 1763 à 1776, développa cette culture, achetant jusqu'à quatre mille vases pour conserver les fleurs coupées et augmenta le revenu annuel de l'abbaye de quatre-vingt louis d'or par la vente de cette production. Contemporains du séjour de Smollett, les deux moines et leur abbaye semblent bien être les premiers à développer la dimension économique de la fleur de Nice. Selon divers auteurs, cette pratique de la culture " commerciale " de la fleur serait tombée en désuétude avec la Révolution (ce qui serait cohérent avec la fermeture de l'abbaye de Saint-Pons, intervenue en 1792) au point que les Niçois auraient alors fait venir leurs fleurs de Gênes. La tradition aurait été ressuscitée par le littérateur français Alphonse Karr (1808-1890), venu s'établir à Nice pour fuir le Second Empire. Entre 1854 et 1867, c'est encore dans la plaine centrale qu'il développe son jardin (dans le quartier Saint-Etienne, entre les actuelles avenue Thiers et la rue de l'Abbé-Grégoire) où il produit dix variétés de roses, œillets, héliotropes, résédas, anémones, renoncules, cyclamens, iris, violettes, fleurs d'orangers, etc. C'est lui qui reprend et développe la culture florale, hors serre, et l'expédition de ses produits à travers toute l'Europe ; c'est aussi lui qui établit le premier commerce de fleurs en centre-ville, qui changera de localisation mais restera entre les actuelles rue de France et avenue de Verdun. Sa clientèle, alors principalement composée des riches hivernants séjournant dans ce quartier, lui procure un chiffre d'affaires de trente mille francs-or par an. La fleur n'est plus alors seulement destinée à la décoration des églises et des jardins de plaisance ; elle s'est laïcisée et introduite dans les maisons. La production et le commerce de la fleur vont être dopés par deux innovations techniques : l'arrivée du chemin de fer à Nice (1863) et l'adduction d'eau de la Vésubie (1885). Avec le chemin de fer, la production locale peut désormais être exportée en nombre et dans des conditions de fraîcheur acceptables dans toute l'Europe (il faut au plus vingt-quatre heures pour atteindre Londres ou Berlin et soixante-douze heures pour Saint-Petersbourg). Mais l'urbanisation croissante des plaines alluviales menace les sites de production traditionnels. Heureusement, les ouvertures successives de dérivations du nouveau canal de la Vésubie rendent possible cette activité sur les collines de l'ouest niçois, jusqu'alors trop pauvres en eau. A compter de cette date et jusqu'aux années 1930, l'horticulture niçoise, célèbre pour ses œillets, ne cessera de prospérer, fournissant revenus et emplois aux Niçois comme aux nombreux immigrants italiens qui arrivent alors. En témoigne en 1897 l'ouverture à Nice du marché aux fleurs de gros, qui se tiendra aux côtés du marché aux comestibles, rue Saint-François-de-Paule puis cours Saleya. C'est alors une première mondiale.

DES DECORS, DES COSTUMES, DES FETES FLEURIES



Cette forte présence de la fleur dans le temps et l'espace niçois devait conduire assez logiquement la conduire à se figer sur des supports divers, comme emblématique de la ville de Nice. Sur les bâtiments, on peut noter, dès les années 1765-1767, l'extraordinaire décor fleuri qui orne l'ensemble des pilastres et des trumeaux intérieurs de la chapelle Sainte-Croix des pénitents blancs et en fait un édifice unique dans la région par l'abondance et la qualité de ces motifs. A la fin du XIXe siècle, on l'a dit, la fleur s'est laïcisée et popularisée : elle orne aussi, maintenant, les frises d'avant-toit des maisons populaires niçoises, souvent dans les quartiers où habitent ceux qui vivent de cette production. Par ailleurs, dans les grandes fêtes baroques du XVIIIe siècle, la ville de Nice est souvent représentée par une figure allégorique conjuguant les symboles de la mer et ceux d'une terre féconde en fleurs et en fruits ; de même, les Niçoises sont figurées comme portant des costumes de bouquetières. Cette assimilation de la Niçoise à la bouquetière devient si forte qu'au XIXe siècle, c'est ce modèle de costume qui s'impose comme le costume traditionnel dont les éléments perdurent aujourd'hui (tablier, capeline, etc.). Enfin, c'est à Nice, en lien avec l'augmentation de la production horticole qu'est imaginée, en 1876, la première bataille de fleurs. Venant compléter des fêtes carnavalesques complètement bouleversées par la transformation de cette antique pratique en divertissement touristique, la bataille de fleurs et, plus tard, son dérivé le combat naval fleuri, offrent aux hivernants le spectacle paradisiaque d'une ville, Nice, où abondent les fleurs quand la saison froide recouvre l'Europe. Cette identification de Nice aux fleurs devient si forte que des quartiers voient leur nom modifié : le vallon de Saint-Pons devient le vallon des Fleurs, le val aurous ou vallon venté se change en Valrose.

Pour en savoir plus



G. Amoretti, L'Eloge de Nice de Girolamo Muzio, Nice historique 2003 n°3
T. Smollett, Lettres de Nice, éditions TAC motifs, Vence, 1990
P. Castela, Nice, une capitale historique, éditions Giletta, Nice, 2002